

XYZ. La revue de la nouvelle



Un travail de titan

René Godenne, *La nouvelle de langue française de 1940 à 2000. Un répertoire critique par année de 6060 titres*. Édition remaniée et augmentée des trois *Bibliographies critiques de la nouvelle de langue française* (1989, 1992, 2005), Genève, Slatkine Érudition, 2017, 929 p.

Michel Lord

Number 134, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88160ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2018). Review of [Un travail de titan / René Godenne, *La nouvelle de langue française de 1940 à 2000. Un répertoire critique par année de 6060 titres*. Édition remaniée et augmentée des trois *Bibliographies critiques de la nouvelle de langue française* (1989, 1992, 2005), Genève, Slatkine Érudition, 2017, 929 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (134), 69–76.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Un travail de titan

René Godenne, *La nouvelle de langue française de 1940 à 2000. Un répertoire critique par année de 6060 titres*. Édition remaniée et augmentée des trois *Bibliographies critiques de la nouvelle de langue française* (1989, 1992, 2005), Genève, Slatkine Érudition, 2017, 929 p.

TRAVAILLEUR INFATIGABLE, René Godenne a regroupé ses trois importantes bibliographies¹ parues depuis près de trente ans en un seul volume, les mettant à jour et y ajoutant, en plus d'un avant-propos et d'une introduction, cinq chapitres, en fin de volume: «Noms à distinguer», «Bibliographie critique sélective de la nouvelle de langue française au xx^e siècle», «Un bilan général», «Et après 2000» et enfin «Projet d'une anthologie de la nouvelle française du xxi^e siècle», le tout agrémenté d'un index fort bienvenu. Tous ces textes encadrent un immense «Inventaire par année» (p. 25-775).



Dans son «Avant-propos», il rappelle avec humour qu'on l'a «appelé un jour le Mathusalem de la nouvelle» (p. 9), tant il y a longtemps qu'il fait de la recherche sur la nouvelle. Il avoue d'emblée son inconfort «par rapport à un discours théorique tenu par d'aucuns sur la notion de nouvelle, discours qui [l]'a toujours laissé sceptique» (p. 9), et de se lancer dans une envolée sur «Les voies stériles de la théorie littéraire» (p. 10-12). Après un rappel de la naissance du genre au xv^e siècle, il illustre les tergiversations

1. René Godenne, *Bibliographie critique de nouvelle de langue française (1940-1985)*, Genève, Droz, 1989; *Premier supplément à la Bibliographie critique de nouvelle de langue française (1940-1990)*, Genève, Droz, 1992; et *Second supplément à la Bibliographie critique de nouvelle de langue française (1940-2000)*, Genève, Slatkine, 2005.

et les élucubrations de certains théoriciens, parlant « des déclarations assez ahurissantes, telle cette sortie, en 1988, de Daniel Grojnowski, auteur d'un ouvrage sur la nouvelle [*Lire la nouvelle*, 1993] qui fait référence pour certains: "La nouvelle est un genre mineur" » (p. 11, repris dans les commentaires de l'année 1988). Il revient sur les sempiternels rapprochements génériques (« Pour l'un la nouvelle est un sous-roman; pour l'autre, la nouvelle n'est surtout pas un roman. Pour l'un, la nouvelle est une histoire; pour l'autre, elle n'est pas une histoire », p. 11). Il n'hésite pas à affirmer que « l'inculture novellistique abyssale des théoriciens est parfois sidérante » (p. 11). Exemple: « bâtir une poétique de la nouvelle à partir du seul *Décameron* parce qu'il demeure un texte exemplaire » (p. 11). Pour lui, et avec raison, « il n'y a pas *une* forme de nouvelle, mais *plusieurs* comme l'a écrit il y a longtemps Paul Morand » (p. 12-13, Godenne souligne). Même les historiens de la littérature sont remis à leur place, ceux qui ne lui accordent « aucun statut », qui nient que *La Princesse de Clèves* soit une nouvelle, qui, comme Albert Thibaudet, affirment que « [l]a nouvelle est un genre littéraire qui n'existait pas avant Mérimée » (p. 14-15) ou qui « réduis[ent] presque uniquement la portée de la nouvelle du [xix^e] siècle à l'examen de deux œuvres, celles de Mérimée et de Maupassant » (p. 15). Enfin, injure suprême, « à la fin du [xx^e] siècle on en arrive [...] à contester la notion de nouvelle pour la remplacer par le concept de "texte" » (p. 16). Pour conclure cette partie, Godenne en appelle à une interrogation sur les raisons pour lesquelles « l'on refuse/l'on conteste/l'on néglige [...] un terme qui existe depuis sept siècles » (p. 16).

Dans son « Introduction », il explique le fonctionnement de son « Inventaire par année » et le sens de ses commentaires sur les recueils qu'il classe selon une « Étiquette simple » (fable, historiette, etc.), une « Étiquette double » (nouvelle et conte, nouvelle et récit, histoire et nouvelle, etc.) ou une « Étiquette triple » (nouvelle, conte et récit, nouvelle, histoire et conte, etc.). Puis il ajoute: « En cours de texte [...], certains jugements, qui n'engagent que moi, mais que je n'ai

pu m'empêcher de placer (parfois avec le plus grand plaisir) seront mis entre crochets.» (p. 19) Godenne ne s'est jamais privé d'ajouter son grain de sel là où il le désirait, mêlant polémique, critique, satire et ton pamphlétaire, cela donnant du piquant à son œuvre de bibliomane qui autrement serait fort impersonnelle. En dernier lieu, dans cette introduction, il nous donne sa grille de lecture quant aux « sujets des nouvelles », qu'il classe sous « UN SUJET RÉEL » : « *Quotidien ordinaire* », « *Quotidien social* », « *Quotidien actualisé* », « *Quotidien sentimental* », « *Quotidien particulier* », « *Singulier* » et « *Nouvelle amusante* » ; puis « UN SUJET IRRÉEL » : « *Fantastique* », « *Fantastique insolite* », « *Fantastique allégorique* », « *Science-fiction* », « *Science-fiction morale* », « *Science-fiction spéculative* », « *Humour noir* », « *Farfelu* », « *Fantaisie fantastique* » et « *Fantaisie littéraire* » (p. 20-21), donnant par là une idée de la variété des sujets abordés dans les nouvelles répertoriées. Il revient aussi sur ses célèbres distinctions quant aux « types de nouvelles » : nouvelle-histoire, nouvelle-instant et nouvelle-nouvelle (cette dernière définie comme sans anecdote, plutôt en tant que « description [...], réflexion (sur l'acte d'écrire, le fait littéraire), et surtout travail sur le style (désarticulation de la phrase [...]) » (p. 23).

Enfin, on entre dans l'« Inventaire ». Il a beaucoup à dire sur cette énorme section qui court sur 750 pages, trop à vrai dire, et c'est pour cela que je vais me concentrer sur les domaines qui risquent de toucher les lecteurs québécois et les analystes ou théoriciens qui réfléchissent sur le genre, car Godenne multiplie les remarques d'auteurs sur la nouvelle tout au long de son inventaire, surtout à chaque bilan de fin de décennie.

Petit bémol pour nous, Québécois : Godenne « regrette [d'avoir arrêté] le dépouillement systématique des nouvelles québécoises pour les années 1990-2000, car il ne [lui était] plus possible d'avoir en mains des textes qu'on ne trouve pas pour la plupart en dehors du Québec » (p. 17). Je n'ai pas fait le décompte exact des recueils québécois retenus, mais on en trouve régulièrement, presque à chaque page. 71

Question statistiques, je rappelle pour mémoire que, pour le Québec seulement (d'après mes propres registres et non selon ce qu'on retrouve chez Godenne), on dénombre près de 60 recueils pour la décennie 1940, mais seulement 25 dans les années 1950; en revanche, dans les années 1960, on en compte près de 100 et, dans les années 1970, plus de 100. Les années 1980 se situent dans une classe à part, près de 200 recueils y paraissant, et le mouvement ne fait que s'accélérer depuis le début des années 1990. En comparaison, la manne mondiale francophone est gigantesque: 445 (1940-1950), 413 (1951-1960), 565 (1961-1970), 968 (1971-1980), 1 588 (1981-1990) et 2 071 (1991-2000), soit plus de 6 000 titres francophones par rapport à 600 pour la même période au Québec. Cela représente un bon 10 %, ce qui n'est pas mal, compte tenu du poids démographique du Québec dans la francophonie.

Godenne a ses préférences et, comme on le verra quand on abordera la section «Noms à distinguer», seul Yves Thériault attire vraiment son attention dans le corpus québécois. Pour être juste, il rend hommage à d'autres auteurs à l'occasion de la parution de l'anthologie *Gerbes liées* d'Adrienne Choquette: «Une exhumation, qui est tout à l'honneur de la nouvelle québécoise, dont les vrais fleurons demeurent avec Adrienne Choquette ces grands anciens que sont Claire Martin, Clément Marchand, Ringuet, Yves Thériault.» (p. 498) Godenne sera tout miel avec deux autres auteurs. D'abord avec Lise Gauvin, à l'occasion de la publication de *Fugitives* (1991): «Un recueil qui tranche sur la production québécoise parce qu'il en élimine tous les aspects agaçants pour ne pas employer un autre mot: les indigences du style, le travail "formel" sur le genre, le manque de sujet fort, le sexe.» (p. 545) Et *vlan!* Puis il dira sur *Des nouvelles de Nouvelle-France, histoires galantes et coquines* (1994) de Jean Marcel: «Que ce recueil, hommage, au-delà des siècles, aux origines de la nouvelle (la nouvelle-histoire), paraisse au Québec constitue un fameux pied-de-nez à une certaine nouvelle québécoise perdue dans les poncifs de la nouvelle-nouvelle.» (p. 613) Pas facile à prendre...

Ainsi, à plusieurs reprises, Godenne déplore la tendance à l'exploration formelle développée dans les dernières décennies au Québec. Dans ses commentaires sur *Dix ans de nouvelle — Une anthologie québécoise* (1996) de Gilles Pellerin, il parle de « textes souvent rébarbatifs, abscons, tant la nouvelle québécoise de ces années [1985-1995] est pour toute une génération, celle en tout cas que choisit l'éditeur, un objet de préoccupations formelles » (p. 658).

Des auteurs européens, je retiens quelques citations intéressantes glanées en cours de lecture de ce vaste inventaire, dont celle-ci de Paul Morand : « La nouvelle est un meuble, le roman un immeuble. » (p. 126) D'autres sont plus bizarres, Alain Bosquet soutenant en 1956 que « la nouvelle n'est pas un genre ambitieux » (p. 114), les grands auteurs ne s'y étant pas intéressés, et affirmant sans fondement que Zola n'a pas été tenté par le genre. Or, La Pléiade offre un fort volume de *Contes et nouvelles*. On nage dans le plus beau des flous avec Marcel Arland en 1951 : « [...] il n'est pas genre plus exigeant, ni peut-être plus dangereux. On ne fabrique pas une nouvelle [...]. Il faut une vocation qui n'est point celle du roman [qui] lui propose un bienheureux abandon. » (p. 91) Rien que ça. Encore Arland, en 1973 : « Laissons les théories : la nouvelle peut et doit s'en passer. » (p. 249) On s'étonne de lire les inepties de l'autrement respectable Michel Tournier en 1978 : « [L]a nouvelle se présente comme un récit parfaitement linéaire et horizontal. Aucune signification, aucun enseignement ne doit être recherché [...]. La nouvelle se veut réaliste et cela seulement [...]. Car la nouvelle est foncièrement pessimiste. » (p. 303) Bienvenue, Marcel Aymé ! Ou plutôt, adieu ! Et il ajoute : « Le conte, au contraire, a une signification. Mais quelle signification ? » (p. 303) On demeure pantois, abasourdi. C'est tout à son honneur que Godenne relève ces incongruités, puisque son but est de dénoncer les détracteurs du genre et de montrer les raisons du mépris dans lequel on le tient. Je dois dire toutefois que je diffère radicalement d'opinion quant au refus de théoriser le genre et au rejet des formes les plus expérimentales au 73

Québec. Mais le respect demeure devant ce monument. On a bien le droit d'avoir ses préférences, tout autant que d'en discuter.

Et ses préférences, Godenne les exhibe dans « 31 noms à distinguer » en prenant bien soin de préciser que « le choix de certains [noms], inattendus, pourrait étonner comme l'absence d'autres » (p. 777), mais que finalement « il s'agit d'un choix personnel qu'[il] revendique » (p. 777), à bon droit d'ailleurs. Ainsi, il nous « invit[e] à entrer dans des mondes de la nouvelle, ce genre qu'on présente toujours limité : celui qui fouille l'âme humaine, celui qui a prise directe avec la réalité de son temps, celui qui fait oublier au lecteur ce temps, celui qui le projette en dehors » (p. 777). Certains noms s'imposent, notamment Marcel Arland : Godenne, qui en a toujours été un grand défenseur, déplore le fait que « des théoriciens ou autres exégètes de la nouvelle ne citent presque jamais son nom[, cela] est proprement stupéfiant » (p. 779). Deux raisons peuvent expliquer ce silence : ses livres ne sont plus offerts sur le marché, et ce, depuis longtemps, et il faut bien admettre qu'il est difficile d'intéresser des théoriciens à un auteur dont Godenne nous rappelle et répète l'horreur qu'il a de la théorie : « Laissons les théories, la nouvelle peut et doit s'en passer. » (p. 778) Un autre grand, Paul Morand, a droit au même type de commentaire : « Comme pour Marcel Arland, il est tout à fait incompréhensible que des exégètes de la nouvelle, anciens et récents, ne prennent jamais en compte l'œuvre de Paul Morand et sa réflexion sur le genre. D'autant qu'il a écrit des nouvelles qui comptent parmi les meilleures du xx^e siècle. » (p. 828) Ici, les propos surprennent un peu, car les *Nouvelles complètes* de Paul Morand ont été publiées en deux tomes (quelque 2 500 pages) dans La Pléiade en 1992, et ont donc eu droit à une immense reconnaissance. Nous sommes aussi surpris quand, faisant l'éloge mérité de l'œuvre d'Annie Saumont (décédée en 2017), Godenne affirme que, « [avec Marcel Arland, Paul Morand, Marcel Aymé, Daniel Boulanger, Annie Saumont [...]] est un des rares écrivains dont le statut de nouvelliste est reconnu

dans les manuels d'histoire littéraire de la fin du xx^e siècle » (p. 838).

Godenne souligne par ailleurs l'importance de Marcel Aymé et de son humour, de Marcel Béalu au « fantastique [...] d'abord poétique » (p. 782), de Daniel Boulanger qui avec ses « 400 textes » est ce « nouvelliste du désenchantement » (p. 784-785) dont l'art se définit « par le refus des procédés — devenus stéréotypes — des nouvellistes du xix^e siècle » (p. 785). Vincent Engel est le plus jeune du groupe, avec cette particularité éditoriale: « Que Vincent Engel — auteur belge — ait dû publier son premier recueil (comme les suivants) au Québec [L'instant même], soit un circuit fermé à l'Hexagone, ce qui le condamne à la confidentialité, alors que ses romans sont publiés en France avec succès, atteste que la nouvelle décidément ne bénéficie d'aucune aura de quelque nature que ce soit. » (p. 806) Faut croire que l'aura québécoise est bien pâle aux yeux d'un Européen.

Enfin, Yves Thériault — seul Québécois du lot — a droit à l'admiration inconditionnelle de Godenne, ce qui l'amène à cette juste réflexion: « Que Yves Thériault, auteur d'une production considérable (on évalue à un millier ses textes courts!), soit aussi célèbre au Québec qu'il est méconnu en France montre qu'en matière d'information concernant la nouvelle francophone au xx^e siècle tout reste à faire. » (p. 855)

Finalement, pour conclure sur une note douce-amère, je donne à lire les dernières remarques de Godenne dans la section « Bibliographie critique sélective de la nouvelle de langue française au xx^e siècle »: « On n'aura pas été sans constater le nombre élevé d'études sur la nouvelle québécoise signées par des Québécois [il me fait l'honneur de citer sans commentaire le titre de mon livre *Brèves implorations narratives*]. [...] Le hic, c'est que ces manifestations, le parfait reflet d'une vitalité extraordinaire de la nouvelle dans la Belle Province, ne sont guère connues au-delà d'un continent, et que la critique québécoise (Genette est hélas! passé par là) enferme plus la nouvelle qu'elle ne l'ouvre au genre francophone entier. » (p. 868) Après nous être ouverts

au monde depuis la Révolution tranquille (1960-1968), nous serions-nous repliés de nouveau sur nous-mêmes, ou ne serait-ce pas qu'en raison de notre faible poids démographique — aggravé par notre double refus de devenir un véritable pays — il nous est quasiment impossible de nous imposer sur la scène internationale? Pourtant, dans la finale, « Un bilan général », Godenne dore la pilule: « La nouvelle québécoise [est] la plus ouverte à la diversité tant dans les formes que dans les sujets, avec en outre une politique de défense et d'illustration du genre. » (p. 874) Tout n'est donc pas si mal.

Rendons hommage à René Godenne, qui — au-delà de mes propres réserves sur son travail et en dépit des quelques réserves qu'il a lui-même à notre endroit — nous fait la part belle dans cet ouvrage monumental — un travail de titan — sur la nouvelle de langue française, et nous offre une ouverture sur le monde, nous fait participer au concert des nations francophones.

Michel Lord

La légende du Tracel

Stéphane Ledien, *Des trains y passent encore*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2017, 104 p.

C'EST SONT LES GENS de Québec et de ses environs qui risquent de connaître le Tracel. Il s'agit d'un viaduc ferroviaire qui enjambe la vallée de Cap-Rouge, à l'ouest de Québec. Le lieu est notamment fréquenté par les adolescents, qui aiment aller prendre quelques bières dans les bois qui jouxtent l'une de ses extrémités. Son nom étrange découle d'une déformation du mot anglais *trestle*, signifiant « tréteau »; il désigne les espèces de chevalets qui supportent la voie ferrée en hauteur. Stéphane Ledien, Carougeois d'adoption (il est d'origine française), est tombé amoureux de cette structure majestueuse, ce « géant de fer » comme il l'appelle, et a décidé de lui consacrer un court recueil de douze nouvelles.

